

Christelle Ollier

La Passerelle

Terminé le 22/10/2017



Chapitre 1

Je m'appelle Colombe et je traîne le long du boulevard de Cortes en raclant mes chaussures. Ils n'ont pas voulu de moi. Personne. J'étais pourtant prête à occuper n'importe quel poste. Même au Lidl, ils n'ont pas voulu de moi. Une jeune fille de vingt ans alourdie de deux L1 de droit derrière elle, ça laisse des traces. Je n'aurais rien dû mettre sur mon CV. Ils ont pensé que je venais pour soulever le personnel après le reportage à la télévision.

Hautluisant est bien sombre, ce soir. La fin d'automne a mangé la lumière estivale et il ne reste de la période chaude qu'un ciel indigo bordé d'orange. C'est beau mais il fait froid.

Je lève un instant la tête vers les nues. Tandis que je contemple le ciel, une bouffée d'air me rentre dans les narines. Le flux d'oxygène me fait sourire et donne une ivresse incongrue à mon observation.

C'est furtif un crépuscule de fin d'automne, la lumière décline à vue d'œil, les couleurs s'enchaînent puis s'estompent.

Pendant quelques secondes, je me laisse hypnotiser. Une passante lève à son tour la tête et regarde ce que je fixe avec insistance. Elle ne remarque rien et me jette un regard soupçonneux. Elle passe devant moi en haussant les épaules. Sa présence m'arrache à ma rêverie. Je reprends ma route.

La ville plonge dans la nuit. Les magasins ferment. Il n'y a plus guère de monde dans les rues.

De toute façon depuis l'ouverture de la zone commerciale autour de Carrefour, le centre ville est devenu une grande vitrine illuminée qui pleure ses chalands disparus. Derrière les vitrages éblouissants, les commerçants comptent désespérément la recette. Il n'y a plus d'argent nulle part.

Je n'ai même pas essayé de poser ma candidature aux commerces du centre ville. Tout le monde sait qu'ils sont aux abois. Inutile de les rendre furieux davantage en mendiant un poste de n'importe quoi.

Si au moins j'avais pu trouver un emploi dans la zone commerciale. Même Mac Donald n'embauche plus, même le nouveau King Burger a déjà son personnel.

Le boulevard débouche sur les quais du Chari. Je me plante mécaniquement au feu rouge piéton. Les voitures filent à toute allure. C'est l'heure où l'on se précipite. C'est l'heure de rentrer. De manière synchronisée, la vague du retour chez soi s'arrête soudain devant les bandes blanches fluorescentes. J'y vois un signe et je traverse la route.

Le balancier de mes jambes filtre les lumières des phares. Cela me rappelle un cours de physique sur les ondes lumineuses mais je ne me rappelle plus lequel.

Je croise un vieillard qui titube sur sa canne. Il me jette un regard de biais, curieux et méfiant, comme si d'un seul coup je

venais de rentrer par effraction dans son univers. Je détourne le regard, je ne veux pas le voir.

De l'autre côté de la rue coule la rivière. Sous l'alignement des platanes qui suit ses berges monotones, il y a beaucoup moins de lumière.

Les quais sont réservés à la grande circulation, ce n'est guère un lieu de promenade. Et pourtant c'est là, entre les trois voies du boulevard Rouget de Lisle et le cours d'eau, que je me dirige sans bien savoir pourquoi.

Je longe un instant le bord de l'eau, tournant le dos au pont St Pierre. Ce soir, je ne le traverserai pas, non, c'est inutile désormais, puisqu'ils n'ont pas voulu de moi.



Chapitre 2

Et si c'était moi qui les effrayais ? Et si c'étaient ma tête franche et ma langue honnête qui les rebutaient ?

Je m'accoude à la barrière qui sert de protection le long du Chari. La rivière est calme, ses eaux glissent en miroitant.

Je ne devrais pas m'arrêter, à coup sûr je vais cogiter. Cogiter finit toujours de la même façon : après je m'apitoie.

Pourtant ce soir, ma pensée se retourne comme une crêpe ; je plisse les yeux ; je commence à comprendre.

Je n'avais pas le profil. Je n'avais pas encore ouvert la bouche que j'étais déjà disqualifiée.

Vous savez la haine n'a pas besoin de mots pour s'exprimer. Un visage est capable de vous haïr sans desserrer les lèvres. Deux yeux haineux vous transforment facilement en bûcher. Je n'avais pas encore prononcé un mot, écrit une phrase, développé un argument qu'ils me détestaient déjà.

Avec le recul, la chose me paraît d'une transparente évidence. Quelle aveugle, j'ai fait, empêtrée dans un rêve de justice.

Ce rejet, pourtant, je le connaissais bien, je suis venue au monde avec. Pourquoi ai-je cru que l'université serait un univers à part ?

Je suis née dans le ruisseau. Ce hasard laisse des traits de caractère prononcés incompatibles avec la bonne société. J'ai eu mon baccalauréat en ayant les statistiques contre moi. J'y ai cru bon sang, j'y ai cru. Et puis la chute. Non pas que je n'arrivais pas à apprendre. Mais on me détestait. Le ruisseau, à l'université de droit, c'est comme une araignée noire se trimbalant sur des draps de soie rose. Fallait bien l'écraser. C'est ce qu'ils ont fait. Ils m'ont écrasée. Au moment où j'allais valider cette deuxième année de L1, le coup de massue. J'avais tout réussi, j'allais passer, je la tenais cette deuxième année, elle palpitait dans mes mains. Ils ont eu peur. Alors je me suis pris un zéro, la note éliminatoire, ils ne pouvaient pas faire moins pour m'éjecter. Je me suis pris un zéro. Retour à la case départ. Plus de bourse, plus de fac, plus rien.

Si j'avais su, j'aurais fait comme tous ceux qui sont nés dans le ruisseau, j'aurais fait une formation professionnelle. Aujourd'hui j'aurais un CAP vente et, pour un salaire de misère, avec des horaires de dingue et une pression atroce, je travaillerais au Lidl. J'aurais ça au moins.

J'ai l'impression d'être punie. J'ai cru m'échapper de la case dans la méga-pyramide du monde où mon œuf humain a éclos, il y a vingt ans. Pour cette raison, je suis coupable. Accusée ! Levez-vous et écoutez votre sentence ! Zéro ! Cassez-vous !

Dans le sujet fautif, il y avait marqué « Donnez votre avis ». Alors j'ai donné mon avis. Mais il ne fallait pas donner mon avis, il fallait comprendre « Récitez votre leçon ». Pourquoi n'ont-ils pas marqué sur la copie « Récitez votre leçon », pourquoi ont-ils mis « Donnez votre avis », pourquoi dans le langage du droit « Donnez votre avis » signifie « Récitez votre leçon » ? Je ne comprends pas. Ce piège-là, je ne pouvais l'éviter. Je n'ai pas suffisamment de capacité linguistique pour cela. La tromperie, c'est quelque chose qui m'est si peu naturelle que je ne pouvais échapper au couperet.

Il fait froid, je n'aurais pas dû m'arrêter. Marcher, je dois marcher sinon j'aurai froid. Mais pour aller où ?

J'avise au loin la passerelle des Gozes. La vieille structure en métal date de 1894 à l'époque où le fer était à la mode, une époque qui nous a laissé le Viaduc de Garabit et la Tour Eiffel. En ce temps-là, je suis sûre qu'on aurait voulu de moi. C'était le temps de la force-vapeur, des grandes fabriques qui embauchaient sans arrêt. J'aurais été dans la crasse, dans la misère, travaillant douze heures par jour mais dans la fraternité ouvrière, dans une conformité qui m'est maintenant inaccessible.

